

Université Paris IV - Sorbonne
Ecole doctorale Concepts et langages
Centre d'Études Littéraires et Scientifiques Appliquées
École des Hautes Études en Sciences de l'Information et de la Communication

Doctorat

De Sciences de l'information et de la communication

Anne Jarrigeon

Corps à corps urbains

Vers une anthropologie poétique de l'anonymat parisien

Direction de thèse

M. Yves Jeanneret

M. Yves Winkin

Jury

Mme Nicole d'Almeida

M. Jean-François Augoyard

M. Paolo Fabbri

M. Michel Lussault

Position de thèse

L'anonymat urbain est tellement évident dans l'imaginaire associé à la grande ville qu'il n'est quasiment jamais interrogé. Longtemps considéré comme un véritable fléau lié au développement industriel, il a donné lieu à de multiples représentations l'orchestrant sous sa forme la plus spectaculaire : la foule, mais a en réalité autant désintéressé les chercheurs qu'il a fasciné les artistes. Aujourd'hui encore la sociabilité semble pensée en référence à une convivialité de type communautaire ou villageoise qui pousse les sociologues ou ethnologues de l'urbain à analyser de manière prioritaire les logiques de quartier, la production de l'entre-soi ou la construction de l'authentique. Ils privilégient le local et les moments de forte cohésion sociale correspondant à des organisations manifestes ou rendues possibles par des convergences éphémères d'intérêts, comme dans les manifestations politiques ou les rassemblements festifs.

Il n'est pourtant pas si évident de passer inaperçu au quotidien quand on est trop noir, trop blonde, handicapé ou simplement trop vieux. Le passage d'identités d'interconnaissance ou de reconnaissance à d'autres formes identitaires, prises dans le ronronnement d'une indifférence soit disant généralisée mérite qu'on s'y arrête, et peut-être même qu'on aborde par là les phénomènes urbains contemporains. Colette Pétonnet avait ouvert la voie, il y a une vingtaine d'années, en proposant un programme de recherche sur « l'anonymat comme pellicule protectrice »¹. Elle y invitait les chercheurs à décrire cette forme particulière de réserve à l'égard d'autrui, rendant possible la vie individuelle au milieu de la multitude. Déplaçant le regard jusque-là très globalisant et plutôt négatif - sans être analysé, l'anonymat comme catégorie unifiante est au cœur d'un grand nombre de travaux sur l'urbanité et, avec elle, sur la citoyenneté - elle proposait une requalification des expériences anonymes à partir de l'observation des détails de la vie sociale.

L'objet de cette thèse est d'analyser ce qui se joue dans les moments de l'urbain où la sociabilité repose sur l'évitement des corps dans la foule, sur l'échange ou l'absence de

¹ Colette Pétonnet, « L'anonymat comme pellicule protectrice », *La ville inquiète. Le temps de la réflexion n°VII*. Paris : Gallimard, 1987

regards, sur une même orientation des visages dans des dispositifs architecturaux singuliers. Il s'agit de prendre au sérieux ces situations urbaines quotidiennes dans leur trivialité et de décrire les processus à l'œuvre dans les infimes ajustements identitaires nécessaires à la production de l'anonymat urbain contemporain. Dans ces situations, la parole est moins absente qu'en retrait, laissant une place prépondérante au corps et à ce qu'il est convenu d'appeler la « communication non verbale ». On n'est effectivement pas pris dans les mêmes logiques du voir/être-vu selon son sexe, son âge, sa couleur de peau ou encore selon les lieux de la ville. Quel rôle jouent donc les apparences et les stéréotypes liés au corps et à ses nombreuses médiations dans la structuration des interactions en public ? Comment aborder les multiples formes d'esthétisation de la vie quotidienne affectant autant la ville que les corps et permettant ou interdisant de passer inaperçu dans la foule ?

Fait de silence ou se produisant dans un bruit qui lui correspond, l'anonymat a les apparences d'une sorte de « corps à corps urbain » structuré par des dynamiques du regard. Voir, être-vu, se donner à voir, voir ensemble..., mais aussi détourner les yeux, déshabiller du regard, dévorer, « mater ». Evidemment « ne pas voir », « ne pas être vu », « pas même un regard ! », mais aussi « repérer », « reconnaître », « désigner », « assigner » parfois. L'expérience corporelle de la ville passe par des effets d'images qui méritent d'être décrits et analysés. Le corps est sans cesse mis en tension par le mouvement et le regard. Se joue la possibilité récurrente d'une dilution de l'individuel dans le collectif, du surgissement du déterminé dans l'indéterminé, mais aussi la traversée du singulier, du geste singulier par exemple par le non singulier, par le social et d'une certaine façon par l'histoire.

L'anonymat est une entité discursive peu définie, irréductible à son étymologie, qui en ferait une simple absence de nom.²Présent dans les textes sur la ville depuis le XIXe siècle, le terme « anonymat » tend à homogénéiser les phénomènes qu'il recouvre et ne semble pas pouvoir être érigé en notion ni de surcroît en concept, comme a pu l'être la « foule » au XIXe siècle ou encore la « masse » dans les théories fonctionnalistes du XXe siècle. Il recouvre une réalité encore peu pensée, à la frontière des disciplines classiques, mais au cœur de l'expérience de l'urbain contemporain. Cette thèse propose une réflexion en Sciences de l'Information et de la Communication sur le fonctionnement concret de l'anonymat parisien. Elle relève d'une véritable poétique, non pas au sens des poètes et

² Yves Jeanneret, in « Supports et ressorts de l'anonymat », in *Figures de l'anonymat. Anonymat et société*, Actes de Colloque. Paris : L'Harmattan, 2001

des rhéteurs, ni tout à fait au sens de Pierre Sansot³ qui accorde une importance cruciale aux rêveries des citadins et à l'expressivité des lieux, mais au sens étymologique de fabrication, d'entrecroisement de perspectives, d'objets, de pratiques et de signes faisant l'anonymat quotidien. Chercher à saisir les infimes ajustements identitaires qui en constituent les rouages conduit, de fait, à aborder le corps de façon spécifique et à rompre avec la tradition classique, notamment sémiotique, visant à instaurer une véritable grammaire. Il s'agit ici de comprendre les conditions dans lesquelles s'instaure la lisibilité des corps dans la ville. L'intelligibilité des corps et les codes qui la construisent sont abordés à partir des pratiques interprétatives quotidiennes saisies par un travail d'observation ethnographique, et mises en lien avec les expériences visuelles plus généralement proposées par la ville.

Le contexte urbain permet de porter un regard neuf sur le corps. Il pousse le chercheur à saisir *in situ* des manières d'être seul ou ensemble, des modes d'évitements ou de rencontre, des télescopages d'univers identitaires différents. Il invite à l'aborder non pas par ses « techniques », comme le proposait Marcel Mauss⁴, mais plutôt à partir de la catégorie de l'espace. La ville n'est jamais dans cette recherche un simple décor. Elle joue un rôle actif, à la fois comme cadre d'activité situées et comme horizon problématique et même politique. J'ai choisi de saisir Paris par ses espaces publics, m'attachant à ne retenir que des lieux véritablement ouverts à tous, véritables scènes de mise en visibilité réciproque sur lesquelles les régimes d'exposition de soi rencontrent les fantasmes autour de l'anonymat. Toute une tradition de penseurs de la ville et de la condition de l'homme moderne indique à quel point l'indifférence théoriquement polie et mutuelle, cette forme de réserve si souvent décriée, est indispensable à une théorisation de l'espace commun dans les sociétés démocratiques. De Georg Simmel à Isaac Joseph ou Richard Sennett, en passant par Hannah Arendt, nombreux sont ceux qui ont érigé en principe pour penser l'urbanité ces espaces publics dont l'entrée ne serait soumise à aucun droit, et où l'étranger serait accueilli sans stigmatisation. Ces utopies pratiques, laissant assez peu de place aux singularités portées par les corps, rendent particulièrement cruciale la description des événements ordinaires de la vie urbaine reposant sur une économie des regards qui, en réalité produit de la différence. Il m'a paru intéressant de prendre au sérieux ces approches continuant à dessiner un horizon à l'urbain et de repérer sur le terrain des figures de l'anonymat. Le corps à corps ne saurait toutefois être réduit à sa seule dimension interactionnelle, l'héritage d'Erving Goffman

³ Pierre Sansot, *Poétique de la Ville*. Paris : Klincksieck, 1971

⁴ Marcel Mauss, « Les techniques du corps », *Sociologie et anthropologie*. Paris : PUF, 5^e ed., 1993

n'est de ce point de vue que partiellement revendiqué. D'innombrables « doubles », entrent dans ce ballet communicationnel et doivent être pris en compte dans une approche intermédiatique qui permette effectivement d'analyser la manière dont sont orchestrées les relations entre corps anonymes. Il est possible de tisser toutes sortes de liens, des plus évidents au plus évanescents, entre l'observation des corps *in situ*, et les multiples figurations auxquels ils ont donné et donnent encore lieu. Cette activité de tissage, pour être celle du chercheur qui parfois instrumente son regard, et c'est mon cas, je filme et je photographie, n'en est pas moins celle qui régit une partie des rapports au quotidien. De la « ressemblance » évoquée par le vulgaire à la « mimésis » servant de cadre à l'analyste se joue le parcours de la reconnaissance au cœur du régime de l'anonymat. Il s'agit ici de clarifier ce qui relève de la mise en œuvre de codes comportementaux, gestuels, vestimentaires et de leur mode d'appréhension sur les scènes urbaines spécifiques que sont les espaces publics parisiens, et de ce distinguer qui mobilise d'autres dimensions de la perception.

Le regard constitue le fil rouge de cette recherche, celui qui a permis d'en tisser l'objet, mais également d'en dérouler l'écriture. Indissociable du désir de travailler sur le corps en communication en dehors de la tradition grammairienne associée à la « communication non-verbale », le regard construit dans cette recherche fait entrer en résonance observations et images, corps vivants et corps figurés dans une perspective phénoménologique. Il s'efforce à prendre en compte une multiplicité de médiations, à analyser les parcours visuels légitimés et à repérer ceux frappés de tabous. Il introduit à une approche en terme d'économie visuelle dont les implications politiques ne sauraient être négligées, parce qu'elles sont au cœur de la « discipline des corps » au sens de Michel Foucault⁵, et qu'elles travaillent en profondeur le vivre-ensemble contemporain.

L'un des enjeux de ce travail mis en tension par la triade corps/ville/regard est d'ordre méthodologique : il correspond à une tentative de rapprochement entre une démarche ouvertement ethnographique, reposant sur une observation « directe » mais aussi filmique et photographique des situations sociales, et une prise en compte des processus signifiants, des pratiques interprétatives et de formes de médiation renvoyant plutôt à l'univers de la sémiotique. J'articule donc un travail anthropologique sur plusieurs terrains urbains, dans un souci d'aborder la ville de manière cinématique, avec une lecture sémiotique de certaines médiations du corps (architecture, vêtements, images publicitaires, rubriques « beauté » de magazines féminins) permettant d'approcher sous

⁵ Michel Foucault. *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Paris : Gallimard, 1975

des formes cristallisées des visions du rapport social à l'autre et à la sociabilité urbaine. J'ai retenu des lieux très fréquentés, pouvant être véritablement possédés par la foule, et dont les modes de communication à l'œuvre échappent apparemment du moins aux logiques de l'entre-soi, qu'elles soient communautaires ou « de quartier ». Les dispositifs architecturaux que j'ai retenus, à l'instar de la Piazza Beaubourg, relèvent d'un geste architectural et urbanistique fort, invitant à s'intéresser autant aux modes d'énonciation architecturale qu'à la production de l'espace par les citoyens. Ces terrains, ainsi que d'autres secondaires, comme le métro, ou certaines rues de la capitale, donnent lieu à des expériences photographiques et filmiques⁶, réalisées sur le vif, presque fugitivement, et qui permettent de révéler l'état du voir/être-vu au cœur de mon questionnement.

Ancrée dans une empiricité très forte, ma démarche s'est progressivement construite dans un aller retour constant entre le travail de terrain supposant une réflexivité spécifique et un travail théorique de nature métacritique. La réflexion s'amorce donc dans un mouvement qui reconstitue la généalogie de l'anonymat comme objet de recherche à partir d'une critique d'une double réduction, celle de la lisibilité du corps et de la ville considérés selon la seule mobilisation de codes de lecture. L'anonymat est abordé dans cette thèse selon deux axes, permettant de rendre compte de manière privilégiée de certaines médiations qui en animent le fonctionnement. Le premier concerne l'anonymat individuel abordé sous l'angle du travail des apparences et de la pluralité des formes interprétatives qu'elles suscitent. Cette approche multifocale de la lisibilité des corps implique une prise en compte du savoir à l'œuvre au cœur des pratiques.

Le second poursuit la réflexion amorcée sur le règlement des distances symboliques entre les anonymes, en s'ouvrant de manière plus politique à une approche de « L'anonymat comme expérience collective ». La surface des lisibilités, qui sert de support à toute une sémiotique spontanée, fournit en effet un socle reconnaissable, rassurant même, à une autre approche du visible qui, au-delà du lisible, offre une perspective phénoménologique sur le rapport au monde. Car c'est bien en dehors de la « tyrannie du lisible », selon l'expression de Georges Didi-Uberman⁷ que se joue profondément l'expérience de

⁶ Je présente plusieurs séries photographiques et deux de mes films en annexe :

La Villette - vies (26 minutes, réalisation Anne Jarrigeon, montage Jacqueline Chervin)

La ville au téléphone. Usages du mobile dans les espaces publics urbains (12 minutes, réalisation et montage, Anne Jarrigeon), réalisé en 2004 dans le cadre d'une recherche collective sein du GRIPIC commanditée par l'Association Française des Opérateurs de Téléphone Mobile. Yves Jeanneret, Emmanuelle Lallement et Joelle Menrath (dir.), *Le téléphone mobile aujourd'hui : usages, représentations, comportements sociaux*. Paris : Janvier 2005 www.afom.fr

⁷ Didi-Uberman, Georges, *Devant l'image*. Paris : Minit, 1990

l'urbain. Le voir/être-vu n'est soumis que de façon superficielle à ces processus de décodage. Ce sont bien plus profondément les « entrelacs »⁸, les écarts entre ce qui est soumis au regard et ce qui lui échappe, entre le visible et l'invisible, entre les impressions et surimpressions visuelles qui traversent le « corps à corps urbain ». Il s'agit de questionner l'évidence de la « co-présence » mise au jour par Erving Goffman à propos des espaces publics définis par leur anonymat, avant d'interroger le mythe du neutre convoqué implicitement dans les travaux qui revendiquent son héritage.

L'anonymat se présente pour moi comme un mythe ou plutôt un « fantasme », à propos duquel je pourrais dire, comme Roland Barthes au sujet du « Neutre » : « une façon de chercher- d'une façon libre- mon propre style de présence aux luttes de mon temps.»⁹

⁸ Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*. Paris : Gallimard, 1964

⁹ Roland Barthes, *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*. Texte établi, annoté et présenté par Thomas Clerc. Paris : Seuil, 2002, p.33